



**HAL**  
open science

## Observer la fabrique de Coventry : les rubaniers stéphanois à la recherche d'information (1851-1908)

Luc Rojas

► **To cite this version:**

Luc Rojas. Observer la fabrique de Coventry : les rubaniers stéphanois à la recherche d'information (1851-1908). Au delà de Paris-Londres. Influences, circulations, rivalités dans la mode et le textile. France-Angleterre, 1700-1914., Oct 2017, Paris, France. hal-02426030

**HAL Id: hal-02426030**

**<https://hal.science/hal-02426030>**

Submitted on 1 Jan 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Observer la fabrique de Coventry : les rubaniers stéphanois à la recherche d'information (1851-1908)**

Luc Rojas  
UMR CNRS 5600 EVS-ISTHME  
Universités de Lyon – Université de Saint-Étienne

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, malgré le contexte diplomatique, les relations techniques franco-britanniques sont nombreuses. La compétition entre ces deux nations favorise la circulation des hommes et des idées. Celle-ci explose après 1815 et les voyages d'études qu'ils soient privés ou institutionnels se multiplient en direction de l'Angleterre qui apparaît comme un exemple à suivre.

L'industrie textile est depuis longtemps coutumière de ces voyages d'études à travers notamment les réseaux négociants qu'elle mobilise. Ainsi, les études de Liliane Hilaire-Pérez<sup>1</sup> sur les relations entre Lyon et le levant montrent que le projet technique est subordonné, dans l'univers textile, au réseau économique. Le négoce et ses voyages permettent donc aux acteurs de s'informer sur les nouveautés techniques et éventuellement de procéder à un transfert de technologie. La fabrique stéphanoise n'échappe pas à cette logique, à l'image d'André-Antoine Neyron<sup>2</sup> qui recueille à travers l'Europe de nombreuses informations techniques au gré de ses voyages liés au négoce.

A compter du XVIII<sup>e</sup> siècle, le ruban participe donc grandement à la prospérité économique de la ville de Saint-Étienne et plus largement de sa région. Branche particulière du travail de la soie, cette activité est le fait de négociant qui sous-traient la production à des ouvriers passementiers. Cette structure traditionnelle perdure dans la région stéphanoise et constitue encore la règle de cet univers durant une grande part du XIX<sup>e</sup> siècle. A l'instar de nombreux négociants textiles, les stéphanois entreprennent avant les années 1850 des voyages individuels qui les conduisent un peu partout en Europe. Avec la crise touchant la passementerie stéphanoise dès les années 1840, les acteurs de cet univers organisent des voyages d'études collectifs et non plus individuels afin de solutionner cette crise. L'observation de la fabrique de Coventry entre pleinement dans cette logique, les nombreuses expositions se déroulant en Angleterre dès 1851 constituant des opportunités que saisissent les passementiers stéphanois pour mener à bien leur observation.

## **1/ Observer pour répondre à la crise**

### **A/ Les rivaux ou les espaces références**

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les passementiers stéphanois sentent le besoin d'observer leurs principaux concurrents. Dans les années 1750 les rubans se vendent mal, la concurrence étrangère affaiblit le commerce des négociants stéphanois, la faute à une production

---

<sup>1</sup> Liliane Hilaire-Pérez, « Cultures techniques et pratiques de l'échange, entre Lyon et le Levant : inventions et réseaux au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 49-1, janvier-mars 2002, p. 89-114.

<sup>2</sup> Gérard-Michel Thermeau, *André-Antoine Neyron 1772-1854*, Saint-Étienne, PUSE, 2003, 230 pages.

généralement plus coûteuse que celle des concurrents<sup>3</sup>. La solution envisagée, par les stéphanois consiste à automatiser les moyens de production. C'est ainsi que les premiers métiers à la zurichoise arrivent à Paris et Marseille. Si les stéphanois sont convaincus que leur salut passe par l'importation de ce type de métier, pouvant tisser plusieurs pièces de rubans à la fois de manière quasi-automatisée, ils sont généralement de fervents partisans d'une importation directe de la machine et du savoir-faire. En effet, les métiers qui arrivent à Paris et Marseille ont transité par l'Italie et y ont probablement été modifiés. De plus ils sont livrés sans explication et démonstration préalable d'un ouvrier suisse. Forts des enseignements des expériences parisiennes et marseillaises, les rubaniers stéphanois désirent entrer en contact avec l'espace bâlois afin de se procurer le métier et le savoir-faire en question.

Dès 1750 les rubaniers stéphanois multiplient les voyages à Bâle afin d'étudier le métier en question. Généralement ces voyages, qui s'effectuent sous couvert d'anonymat, ont plusieurs objectifs : ramener un exemplaire du métier dans le Forez, se procurer de l'information sur son fonctionnement et éventuellement débaucher des ouvriers suisses sachant mettre en branle le mécanisme. Tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, des ouvriers bâlois arrivent à Saint-Étienne à l'initiative des différents manufacturiers locaux. De véritables réseaux d'informateurs se constituent permettant de récupérer chez le concurrent de précieuses informations techniques<sup>4</sup>.

De la confrontation avec la cité bâloise, naît dans l'esprit des rubaniers stéphanois l'idée qu'il faut pour se prémunir contre les crises et pouvoir évoluer, scruter minutieusement les passementiers étrangers. Il n'est, cependant, pas question d'observer l'ensemble de la concurrence mais uniquement les principaux concurrents. La pratique démontre que les stéphanois considèrent certains espaces comme des références mais non des modèles. Autrement dit, il n'est pas question pour eux de copier intégralement les dispositifs étrangers mais de les consulter et de les adapter à leurs besoins. De plus, les données recueillies prouvent que ces observations sont effectuées durant plusieurs décennies voire plus d'un siècle dans le cas de Bâle. Ainsi, seuls quelques espaces ont les faveurs des stéphanois : Bâle, les villes allemandes de Krefeld et Eberfeld et la cité anglaise de Coventry. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, la ville américaine de Patterson s'ajoutera à cette liste<sup>5</sup>.

Les voyages individuels en direction des espaces références, issus des habitudes du XVIII<sup>e</sup> siècle, cessent dès les années 1850 car un acteur institutionnel va unifier et organiser cette pratique. La Chambre de commerce de Saint-Étienne devient ainsi, à partir des années 1850, l'acteur majeur en matière de renseignement technologique. Les rubaniers profitent à plein de cette institution car ils occupent en son sein une place de choix. En effet, les passementiers sont les plus représentés au sein de l'assemblée (près de 30%) et occupent régulièrement les postes stratégiques (président, vice-président, trésorier...)<sup>6</sup>.

La chambre de commerce organise donc des voyages d'études. Elle offre à la rubanerie des moyens plus importants et mets à sa disposition ses réseaux qu'ils soient économiques, diplomatiques ou encore amicaux. Dans ce cadre-là, les expositions quelles soient universelles, internationales ou franco-anglaises constituent des opportunités à saisir. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de ces expositions que les rubaniers stéphanois observent leurs concurrents de Coventry. Les archives de la chambre de commerce démontrent l'activité de

<sup>3</sup> Concernant le contexte de la rubanerie française, cf. Jean Vaschalde, *Les industries de la soierie*, Paris, 1972.

<sup>4</sup> Luc Rojas, « Transfert de technologie et circulation de l'information technique. Les rubaniers stéphanois et la « référence » bâloise (18<sup>e</sup>- 20<sup>e</sup> siècles) », *Traverse*, 3\_2010, p. 55-68.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Luc Rojas, « Les chambres de commerce, un organe de renseignement au service des industriels : l'exemple de la chambre de commerce de Saint-Étienne (1850-1930) », *Histoire, économie et société*, 4-2012, p. 45-58.

renseignement dont a été l'objet la cité de Coventry durant les expositions universelles de 1851<sup>7</sup> et de 1862<sup>8</sup> mais également lors de l'exposition franco-anglaise de 1908<sup>9</sup> se déroulant à Londres.

Le choix de Coventry comme espace à observer n'est pas anodin. En effet la fabrique stéphanoise est, dans sa structuration économique, très proche de celle de la cité anglaise. Il n'est donc pas inintéressant pour les stéphanois d'étudier les solutions mises en œuvre pour pallier à la crise touchant la rubanerie dans les années 1850.

## **B/ Une fabrique « jumelle »**

La crise touchant la fabrique stéphanoise de rubans, depuis les années 1840, est directement liée à la concurrence étrangère. Celle-ci est en mesure de proposer des prix plus attractifs que les foréziens qui, de fait, perdent de nombreux marchés<sup>10</sup>. Cela est possible car les fabricants étrangers notamment ceux de Bâle sont organisés en manufacture et que le commerce du ruban passe, dans la cité helvétique, entre moins de mains qu'à Saint-Étienne. Les fabricants peuvent donc proposer des prix moins onéreux.

La structure de production de la fabrique stéphanoise se caractérise par une importante division du travail. En effet, les commanditaires que l'on nomme généralement les fabricants vendent le produit fini à la clientèle mais en réalité ils ne fabriquent rien et ne font que soustraire les différentes opérations. Le ruban connaît six préparations principales : le moulinage, la condition, la teinture, le dévidage, l'ourdissage et le tissage. Le moulinage, la teinture et le cylindrage sont confiés à des entrepreneurs spécialisés. L'ourdissage et le dévidage s'effectuent sous la surveillance du fabricant. Le tissage est l'affaire d'ouvriers tisseurs travaillant à domicile, les passementiers<sup>11</sup>. Cette dernière étape est la plus importante et probablement celle qui impacte le plus le prix de vente des rubans.

De cette structure découlent de nombreux inconvénients. Ainsi les fabricants ont des difficultés à tenir les délais de livraison car ils sont dépendants du travail des ouvriers passementiers et de leurs délais. La multiplication des intermédiaires et des commissions allant avec ne permet pas aux fabricants stéphanois d'acheter une soie de meilleure qualité car le coût du travail est trop important. Cela constitue pour certains types de rubans, comme les taffetas légers unis ou brochés, un désavantage important<sup>12</sup>.

Dans ces années là, les productions stéphanoises sont identiques à celles de Coventry. L'*illustration* remarque en 1862 à l'occasion de l'exposition universelle de Londres qu'il n'y a que peu de différence entre les productions des deux cités. Seul le domaine des rubans écossais apparaît comme une spécificité de la fabrique de Coventry. Le journaliste de l'*Illustration* souligne également le fait que les rubans anglais sont fabriqués à moindre coût<sup>13</sup>.

---

<sup>7</sup> AD Loire, 13J278, archives de la chambre de commerce : exposition universelle de Londres (1851).

<sup>8</sup> AD Loire, 13J279, archives de la chambre de commerce : exposition universelle de Londres (1862).

<sup>9</sup> Chambre de commerce de Saint-Étienne, 1908. *Exposition de Londres-Birmingham. Compte-rendu du voyage de MM. Beaufils, Colomban et Porte*, imprimerie Théolier, Saint-Étienne, 1909, 41 p.

<sup>10</sup> F. Dommartin-Laroche, *Quelques mots sur l'industrie rubanière de Saint-Étienne*, imprimerie Théolier, Saint-Étienne, 1860, 15 p.

<sup>11</sup> Gérard-Michel Thermeau, *A l'aube de la révolution industrielle. Saint-Étienne et son agglomération*, PUSE, Saint-Étienne, 2002, p. 242-247.

<sup>12</sup> F. Dommartin-Laroche, *Quelques mots sur l'industrie rubanière de Saint-Étienne*, imprimerie Théolier, Saint-Étienne, 1860, 15 p.

<sup>13</sup> *L'Illustration*, tome 15, 1862.

Il ne s'agit pas d'une réflexion anodine lorsque l'on sait que la structure de production de la cité anglaise est traditionnellement proche de celle de Saint-Étienne.

La rubanerie arrive à Coventry au début du XVIII<sup>e</sup> siècle grâce au maire William Bird avec l'aide des huguenots français. Tout au long du siècle, le nombre de tisseurs ne fait qu'augmenter à Coventry même mais également dans les petits villages alentours. Si bien qu'en 1756 on compte plus de 2000 ouvriers tisseurs. Les femmes sont très impliquées dans cette activité familiale qui se déroule au domicile de l'ouvrier. Toute la famille, enfants compris, travaillent dans le tissage des rubans. A l'image de Saint-Étienne, il y a dans la cité anglaise des « great masters » qui sont des donneurs d'ordre et des négociants fournissant le travail aux tisseurs<sup>14</sup>. Durant le XIX<sup>e</sup> siècle, l'industrie du ruban continue de croître attirant notamment de nombreux travailleurs venant du Warwickshire<sup>15</sup>.

Entre 1841 et 1851, Coventry connaît une crise due à la récession du commerce du ruban. Durant cette période, les tisseurs subissent un chômage de masse car les « great masters » passent beaucoup moins de commande. Dans ces années là, beaucoup d'ateliers de tisseurs ferment faute de travail. Afin de surmonter cette crise, la fabrique anglaise est refondée. Parallèlement à la disparition des ateliers familiaux et du travail à domicile, apparaît des usines de rubans. Durant les années de crise, le système usinier se met en place dans l'industrie rubanière remplaçant progressivement le travail à domicile. En 1851, si 4 ouvriers sur 5 travaillent encore à domicile et seulement 1 sur 5 à l'usine, le système usinier produit autant que la fabrique traditionnelle<sup>16</sup>. Les métiers à vapeur et la mécanisation deviennent des éléments incontournables pour la prospérité de la cité anglaise à l'image de l'usine fondée par Lord Leigh en 1861<sup>17</sup>.

La réponse apportée à la crise par les rubaniers de Coventry n'a pas échappé aux stéphanois. Alors qu'ils se trouvent dans une situation semblable, cette solution semble intéressante à étudier pour pallier aux difficultés du temps.

## **2/ Les expositions ou l'opportunité d'acquérir l'information**

### **A/ Organiser les voyages**

Les expositions universelles organisées en Angleterre en 1851 et 1862 constituent des opportunités que saisissent les rubaniers stéphanois pour observer la fabrique de Coventry. Cependant, il ne s'agit pas d'organiser des voyages d'agrément mais l'envoi d'une délégation sensée rapporter en France des informations utiles à la corporation. Le financement d'un tel projet est l'affaire de plusieurs acteurs. Ainsi le ministre de l'agriculture et du commerce alloue, en 1851, 1800 francs à la chambre de commerce pour couvrir les frais de déplacements des contremaîtres et ouvriers envoyés à Londres<sup>18</sup>. L'organe consulaire stéphanois recueille également de nombreuses souscriptions auprès de ses membres (3220 francs) pour financer

---

<sup>14</sup> Jenny Dodge, *Silken weave. A History of ribbon making in Coventry*, City of Coventry, Coventry, 1988, pas de pagination.

<sup>15</sup> David Mc Grory, *Coventry. History and guide*, Alan Sutton, Stroud, 1993, p. 80.

<sup>16</sup> Jenny Dodge, *Silken weave. A History of ribbon making in Coventry*, City of Coventry, Coventry, 1988, pas de pagination.

<sup>17</sup> David Mc Grory, *Coventry. History and guide*, Alan Sutton, Stroud, 1993, p. 86.

<sup>18</sup> AD Loire, 8M91, Exposition universelle de Londres : lettre du Préfet de la Loire au sous-Préfet (10 juillet 1851).

l'expédition londonienne. En 1862, la chambre de commerce préfère voter directement une subvention afin de constituer rapidement une délégation<sup>19</sup>.

Au regard des différents financements, le rôle de la chambre de commerce apparaît central dans l'organisation des voyages. En effet, elle est à l'origine de ces déplacements. Ainsi, juillet 1850 c'est le président de cette chambre qui invite tous les fabricants de rubans stéphanois à une réunion afin de discuter des mesures à prendre pour l'exposition qui s'ouvre à Londres le 1<sup>er</sup> mai 1851<sup>20</sup>. En 1862 elle va jusqu'à composer la délégation ouvrière avec l'aide des fabricants de rubans<sup>21</sup>. Les délégations en question se composent des fabricants devant exposer mais également d'ouvriers et de contremaîtres chargés de récolter des informations sur la concurrence, en l'occurrence la fabrique de Coventry. En 1851, 9 fabricants de rubans exposent et parallèlement 13 contremaîtres et ouvriers dont 4 passementiers et 3 mécaniciens parcourent les travées de l'exposition londonienne<sup>22</sup>. En 1862, le nombre d'exposants augmente significativement passant à 14 alors que le nombre d'ouvriers reste stable<sup>23</sup>.

La composition de la délégation n'est pas anodine et suscite de nombreux débats au sein de la rubanerie stéphanoise. En effet, de nombreux ouvriers passementiers ont été déçus par la délégation constituée en 1851 et réclament une consultation plus large pour celle de 1862. Ils estiment que les compétences nécessaires n'ont pas été réunies et que les observations menées n'étaient pas des plus pertinentes :

*« Lors de l'exposition de 1851, il avait été facilité à des ouvriers stéphanois d'aller à Londres : les délégués de cette époque ne réalisèrent pas les espérances qu'on avait conçues et le résultat fut moins profitable qu'il ne devait l'être. Cela tenait à deux causes : d'abord à ce que les ouvriers excellents juges lorsqu'il s'agit d'apprécier la savoir-faire et la compétence de leurs confrères n'avaient que peu ou point été consultés, puis encore à ce qu'il n'avait pas été rigoureusement exigé du délégué qu'à son retour il rendit compte aux membres de sa corporation des divers progrès ou amélioration qu'il avait été à même de constater (...). »<sup>24</sup>*

La délégation se rendant à Londres en 1862 est donc composée par la chambre de commerce avec les conseils des ouvriers passementiers. Néanmoins, cette délégation n'envisage pas de passer l'ensemble du séjour à Londres. Des visites chez la concurrence sont prévues. En 1851, les délégués utilisent la maison de Londres de fabricants stéphanois, MM. Ruson, Philippe et Vibert pour obtenir des contacts à Coventry et visiter la fabrique de rubans de Berry frères<sup>25</sup>.

<sup>19</sup> Louis-Joseph Gras, *Les industries stéphanoises aux expositions 1802-1904*, imprimerie Théolier, Saint-Étienne, 1904, p. 21-34.

<sup>20</sup> AD Loire, 13J278, Chambre de commerce : lettre adressée à tous les fabricants de rubans par Camille de Rochetaillée (19 juillet 1850).

<sup>21</sup> AD Loire, 8M92, Exposition universelle de Londres (1862) : note du Préfet au Ministre du commerce (16 juin 1862).

<sup>22</sup> AD Loire, 13J278, Chambre de commerce, exposition de Londres (1851) : tableau récapitulatif de la composition de la délégation de Saint-Étienne (juillet 1851).

<sup>23</sup> Louis Joseph Gras, *Les industries stéphanoises aux expositions 1802-1904*, imprimerie Théolier, Saint-Étienne, 1904, p. 21-34.

<sup>24</sup> AD Loire, 8M92, Exposition universelle de Londres (1862) : lettre de plusieurs ouvriers passementiers au Préfet de la Loire (29 avril 1862).

<sup>25</sup> AD Loire, 13J278, Chambre de commerce, exposition de Londres (1851) : rapport sur les rubans des délégués (1851).

Cette habitude se perpétue lorsqu'en 1908, à l'occasion de l'exposition franco-britannique de Londres, la délégation stéphanoise organise une excursion à Birmingham et à Coventry grâce au soutien de la chambre de commerce française de Londres dont l'un des membres du bureau, M. Duché, est stéphanois<sup>26</sup>.

Le hasard n'a donc pas sa place au sein de ces voyages d'études. Il faut, pour les rubaniers stéphanois, mettre tous les atouts de leur côté afin d'acquérir durant ce séjour les informations les plus pertinentes.

## **B/ Le séjour et ses enseignements**

A l'image de la délégation envoyée en 1862 à Londres, les rubaniers stéphanois identifient rapidement leurs principaux rivaux notamment dans la production des rubans façonnés. Ils sont donc à Londres afin d'observer le travail des principaux concurrents. Lors de l'exposition universelle de 1862, ils ambitionnent rapidement de porter leurs investigations dans la cité de Coventry :

*« C'est à la ville de Coventry qu'appartient les huit autres producteurs. Coventry, étant toujours le centre de la rubanerie anglaise, là surtout devaient porter les investigations de nos délégués. »<sup>27</sup>*

Si d'après les délégués l'aspect esthétique est en net progrès, celui-ci n'attire pas immédiatement la curiosité des stéphanois. Dès l'exposition de 1851 c'est la mécanisation de la fabrique de Coventry qui les interpelle<sup>28</sup>. Ce sujet est omniprésent lors de leurs trois déplacements londoniens en 1851, 1862 et 1908. Lors de l'exposition franco-britannique de 1908, ce sont les métiers automatisés de Grant et cie qui attirent le plus leur attention<sup>29</sup>. Au-delà de cet intérêt technique, les délégués n'hésitent à se procurer à Londres ou à Coventry des échantillons de rubans. A l'instar de M. Larcher-Faure qui, en 1862, achète à Londres des échantillons de rubans qu'il dépose à la chambre de commerce lors de son retour en France afin qu'ils puissent être étudiés par les autres rubaniers<sup>30</sup>.

Le rapport établi par la délégation dépêchée en 1851 est caractéristique de l'activité et de l'observation menée par les stéphanois. Sur quinze pages, seules cinq sont consacrées à l'exposition universelle et aux stands des différents concurrents. Les dix pages restantes sont-elles dévolues aux visites effectuées à Coventry. Lors de ces excursions les délégués prennent de nombreuses notes concernant la structure économique de la fabrique. Ils insistent notamment sur la rémunération des ouvriers qui sont rétribués à la semaine et non à façon comme à Saint-Étienne. Au fil des pages, ils font un véritable plaidoyer, qui sera repris en 1862 et 1908, en faveur de l'énergie vapeur et de son adaptation à la fabrique stéphanoise et du passage au système usinier. A l'image de l'introduction du métier à la zurichoise au XVIII<sup>e</sup>

---

<sup>26</sup> AD Loire, 13J280, Chambre de commerce, exposition de Londres (1908) : notes de voyages. Londres et l'exposition franco-britannique (18-24 septembre 1908).

<sup>27</sup> AD Loire, 8M92, Exposition universelle de Londres (1862) : rapport de MM. Les délégués de la rubanerie chargés d'étudier l'exposition universelle de Londres en 1862 (1862).

<sup>28</sup> AD Loire, 13J278, Chambre de commerce, exposition universelle de Londres (1851) : rapport de Payre sur l'exposition (1851).

<sup>29</sup> Beaufils, Colomban et Porte, 1908. *Exposition de Londres Birmingham, Saint-Étienne*, imprimerie Théolier, 1909, 41 p.

<sup>30</sup> AD Loire, 13J279, Chambre de commerce, exposition universelle de Londres (1862) : lettre de M. Larcher-Faure au président de la chambre de commerce (1862).

siècle, les délégués pensent qu'importer la mécanique et les machines à vapeur anglaises contribueraient à résoudre la crise frappant la rubanerie stéphanoise<sup>31</sup>.

Les visites d'usines effectuées à Coventry ne sont pas des plus aisées. En effet, les rubaniers anglais tentent de préserver leur savoir-faire. Ils interdisent, lors de la visite, de prendre des notes et de lever des plans et des croquis. Malgré cette interdiction, Payre, l'un des délégués stéphanois envoyé en Angleterre en 1851, réussit de mémoire à établir, le soir à son hôtel, des plans et des croquis des machines observées<sup>32</sup>. Durant ces séjours à Coventry, les usines de Berry frères et de Ratcliff et cie sont visitées, ainsi qu'un des grands ateliers de teinture de la ville<sup>33</sup>. Cependant obtenir le droit d'entrer dans ces lieux n'est pas chose aisée pour des étrangers et encore plus pour des rubaniers. C'est pourquoi les visites sont souvent commandées officiellement par un industriel britannique qui est en réalité un contact de la Chambre de commerce de Saint-Étienne. Ainsi le fabricant d'armes Wilkinson organise des visites en 1908 dans les fabriques d'armes de Birmingham et de rubans de Coventry. Les autorisations de visites sont déposées en son nom mais il est accompagné lors de ces visites par la délégation stéphanoise<sup>34</sup>.

L'information ne s'acquiert donc pas uniquement au sein des expositions londoniennes mais majoritairement dans les fabriques de rubans de Coventry. Cependant, une fois l'information acquise celle-ci se doit d'être diffusée auprès des rubaniers restés en France.

### **3/ Redistribuer l'information au sein de la fabrique**

#### **A/ Mettre le savoir à la disposition des passementiers**

Lors de leurs trois voyages en Angleterre les représentants stéphanois ont pris soin d'envoyer en grande quantité des échantillons achetés à Londres et Coventry. Ceux-ci sont expédiés à la chambre de commerce qui est chargée de les centraliser et de les mettre à la disposition des rubaniers<sup>35</sup>. Ils peuvent également consulter les plans, les croquis et les dessins levés par certains délégués lors des séjours à Coventry<sup>36</sup>.

Concomitamment aux voyages effectués, une réflexion s'amorce au sein de la chambre de commerce quant au moyen le plus efficace pour redistribuer le savoir acquis auprès des passementiers. Ainsi, entre 1860 et 1868, la chambre envisage la création, en son sein, d'un musée d'échantillons<sup>37</sup>. Un embryon semble naître avec les suites de l'exposition universelle de

---

<sup>31</sup> AD Loire, 13J278, Chambre de commerce, exposition de Londres (1851) : rapport sur les rubans des délégués (1851).

<sup>32</sup> AD Loire, 13J278, Chambre de commerce, exposition universelle de Londres (1851) : rapport de Payre sur l'exposition (1851).

<sup>33</sup> AD Loire, 13J278, Chambre de commerce, exposition de Londres (1851) : rapport sur les rubans des délégués (1851).

<sup>34</sup> Beaufils, Colomban et Porte, 1908. *Exposition de Londres Birmingham*, Saint-Étienne, imprimerie Théolier, 1909, 41 p.

<sup>35</sup> AD Loire, 13J279, Chambre de commerce, exposition universelle de Londres (1862) : extrait du registre des délibérations de la chambre de commerce de Saint-Étienne (séance du 11 juillet 1862).

<sup>36</sup> AD Loire, 13J278, Chambre de commerce, exposition universelle de Londres (1851) : rapport de Payre sur l'exposition (1851).

<sup>37</sup> Louis-Joseph Gras, *Histoire de la rubanerie et des industries de la soie à Saint-Étienne et dans la région stéphanoise*, Saint-Étienne, imprimerie Théolier, 1906, T. 1, p. 388-389.



1862 et les envois en provenance de Coventry. Ce musée fonctionne avec l'école de dessin et la municipalité afin d'alimenter le sentiment artistique dans la corporation passementière<sup>38</sup>.

La chambre de commerce est également le récipiendaire des rapports rédigés par les délégués envoyés en Angleterre à l'occasion des différentes expositions. Ces écrits sont à la disposition des passementiers de la région stéphanoise qui peuvent venir les consulter à la chambre. Afin de se montrer plus efficace dans la circulation de l'information, la chambre n'hésite pas à publier ces documents notamment les rapports de 1851, 1862 et 1908. L'imprimeur Théolier qui collabore régulièrement avec la chambre de commerce est en charge de ces publications qu'il diffuse en grande quantité à l'échelle locale.

Le savoir est également transmis aux rubaniers oralement. En effet, certains délégués, à l'image de Larcher-Faure qui effectue le voyage en Angleterre en 1862, souhaitent rencontrer les passementiers qui n'ont pas fait le voyage. Larcher-Faure désire notamment s'entretenir avec eux sur la production de rubans façonnés de la fabrique de Coventry<sup>39</sup>. Les rencontres organisées avec les délégués ayant participé aux expositions ne sont pas des initiatives ponctuelles. En effet, la chambre de commerce a, depuis l'exposition de 1851, pris l'habitude d'organiser au sein de la fabrique de rubans des réunions de fabricants. Ceux-ci peuvent se concerter et s'entendre pour mener à bien des actions communes. A travers ces réunions la chambre de commerce tente également de stimuler l'esprit de recherche, indiquer des idées utiles et en provoquer la vulgarisation<sup>40</sup>.

L'observation de la fabrique de Coventry participe à une prise de conscience : la rubanerie stéphanoise ne peut s'affranchir de cette crise endémique sans éduquer techniquement et artistiquement les ouvriers passementiers.

## **B/ Eduquer les passementiers : le musée de fabrique**

Dès 1851 l'observation de la fabrique de Coventry montre aux fabricants stéphanois l'importance de la mécanisation et de la substitution des ateliers familiaux par les grandes usines. S'il s'agit d'un point important pour sortir de la crise, il ne constitue pas la seule préoccupation des stéphanois. En effet, l'éducation technique et artistique des ouvriers passementiers est également centrale afin de solutionner cette crise.

Un projet de musée qui comprendrait des échantillons de dessin, des modèles des métiers à tisser, une collection des différentes soies ainsi qu'une bibliothèque voit le jour au sein de la fabrique stéphanoise. C'est la chambre de commerce qui concrétise ce dessein au début des années 1860. A cela s'ajoute des cours publics et gratuits dans lesquels sont enseignés toutes les connaissances théoriques et pratiques utiles aux passementiers<sup>41</sup>. Les voyages à Coventry en 1851 et 1862 démontrent aux stéphanois la progression technique des anglais mais également artistique. Si cette dernière n'atteint pas le degré de raffinement des rubans français, la fabrique de Coventry commence à concurrencer sérieusement les productions foréziennes. D'autant que

---

<sup>38</sup> AD Loire, 8M92, Exposition universelle de Londres (1862) : rapport de MM. Les délégués de la rubanerie chargés d'étudier l'exposition universelle de Londres en 1862 (1862).

<sup>39</sup> AD Loire, 13J279, Chambre de commerce, exposition universelle de Londres (1862) : lettre de M. Larcher-Faure au président de la chambre de commerce (1862).

<sup>40</sup> AD Loire, 8M92, Exposition universelle de Londres (1862) : rapport de MM. Les délégués de la rubanerie chargés d'étudier l'exposition universelle de Londres en 1862 (1862).

<sup>41</sup> Jacques Valserres, *Les industries de la Loire*, imprimerie Ch. Robin, Saint-Étienne, 1862, p. 347.

les anglais tentent d'attirer chez eux les meilleurs dessinateurs et ouvriers stéphanois<sup>42</sup>. Ces voyages concourent donc à l'édification d'une institution capable de rattraper le retard technique et de renforcer l'avance artistique de la fabrique stéphanoise. L'objectif est de fournir aux artistes et aux ouvriers les moyens pratiques de s'instruire professionnellement<sup>43</sup>.

En 1889 le musée d'échantillons de la chambre de commerce rejoint une exposition sur la rubanerie installée au palais des arts constituant ainsi les fondements du futur musée d'art et d'industrie de Saint-Étienne qui est fondé la même année. Il s'agit d'un musée de fabrique possédant de nombreuses collections d'étoffes françaises et étrangères. On y retrouve notamment les rubans de Coventry expédiés en France lors des expositions universelles. Les échantillons de dessins de fabriques françaises et étrangères sont également consultés par les fabricants et leurs commis<sup>44</sup>.

Selon le premier conservateur, Marius Vachon, ce musée de fabrique copie en partie les musées anglais puisqu'il y a trois musées dans cette institution : un pour les beaux-arts, peintures et sculptures, un pour la rubanerie et un pour l'armurerie. Tous sont artistiques et techniques. Au regard du rôle de l'institution, l'inspiration est également allemande. En effet, le musée d'art et d'industrie joue à l'image des musées industriels allemands un rôle de propagateur de l'information technique et artistique. Ainsi le musée de la Forêt-Noire qui est attaché à un centre d'horlogers et de sculpteurs sur bois a pour objectif de tenir informer les industriels sur ce qui se fait à l'étranger dans leurs spécialités. Il existe également à Crefeld un musée dédié à la soierie comprenant une section historique, une section moderne, des collections technologiques, des échantillons, des dessins...<sup>45</sup>.

## Conclusion

A l'image de Bâle, la fabrique de Coventry constitue pour les rubaniers stéphanois un espace référence. En effet, la structure économique d'origine de la production de rubans de la cité anglaise est similaire à celle de Saint-Étienne. Ainsi en période de crise, observer les solutions adoptées par les anglais devient pour les stéphanois une source d'inspiration incontournable. Cependant les observations menées ne débouchent pas forcément sur la mise en place des solutions anglaises. Il faut, en effet, attendre le début du XX<sup>e</sup> siècle, à Saint-Étienne, pour que les métiers à tisser soient désormais mués par l'électricité et non l'énergie humaine.

Néanmoins, l'information glanée à Londres et Coventry durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle participe activement à l'édification d'un système de formation des artistes et des ouvriers passementiers stéphanois. Système qui trouve son expression dans l'espace public à travers l'édification du musée de fabrique dont l'un des objectifs est d'informer les rubaniers sur les progrès techniques et artistiques de la concurrence.

---

<sup>42</sup> AD Loire, 13J278, Chambre de commerce, exposition de Londres (1851) : rapport sur les rubans des délégués (1851).

AD Loire, 8M92, Exposition universelle de Londres (1862) : rapport de MM. Les délégués de la rubanerie chargés d'étudier l'exposition universelle de Londres en 1862 (1862).

<sup>43</sup> Marius Vachon, *Pour la défense de nos industries d'art. L'instruction artistique des ouvriers*, A. Lahure, Paris, 1899, p. 147.

<sup>44</sup> Louis-Joseph Gras, *Histoire de la rubanerie et des industries de la soie à Saint-Étienne et dans la région stéphanoise*, Saint-Étienne, imprimerie Théolier, 1906, T. 1, p. 397-399.

<sup>45</sup> Marius Vachon, *Pour la défense de nos industries d'art. L'instruction artistique des ouvriers*, A. Lahure, Paris, 1899, p. 147 et 207.